



BRILL

Tāngrim > tārim

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 37, Livr. 5 (1944), pp. 165-185

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527234>

Accessed: 03/02/2011 06:00

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

Tängrim > tärim

PAR

PAUL PELLIOT

Le nom du „Ciel” est le plus ancien mot attesté dans les langues altaïques¹⁾, puisqu'on le connaît déjà en hiong-nou aux alentours de l'ère chrétienne; c'est même le seul mot hiong-nou qui soit identifié de façon certaine jusqu'ici. Il n'y a pas à douter en effet, comme on l'admet depuis longtemps, que le 撐犁 *tch'eng-li* < *t'vng-liei < *t'äng-liär (ou *t'vng-lji < *t'äng-ljær)²⁾, du

1) Le seul article que je connaisse au sujet du mot *tängri* est celui de V. F. Büchner dans *Enc. de l'Islam*, s.v. „Tanrı”; mais il ne touche presque à aucun des points que j'examine ici.

2) Ceci est l'orthographe actuelle du *Ts'ien-Han chou*, mais les commentaires du *Che ki*, en citant le passage, écrivent 撐黎 *tch'eng-li*, *t'vng-liei < *t'äng-liär (cf. *Che ki*, 110, 3b; Takigawa Kametaro, *Shiki kaichū kōshō*, 110, 15a). Chavannes (*Mém. hist.*, I, LXVI) a transcrit *tcheng-li*, croyant probablement suivre la glose de Yen Che-kou au *Ts'ien-Han chou*, qui indique pour le premier caractère 丈庚反, *tch[ang + k]eng*, soit en apparence *tcheng*. Mais 丈 *tchang* est *d'ziang, et la prononciation indiquée est en réalité *d'vng; comme il s'agit d'un mot au *p'ing-cheng*, *d'vng aboutit normalement en prononciation moderne à *tch'eng*; on doit seulement poser *t'vng > *tch'eng*, mais *d'vng > *tch'eng*. En fait, la prononciation moderne est bien *tch'eng*, et la glose de Yen Che-kou est aberrante. Cette glose supposerait un original *dängri. Même à supposer que Yen Che-kou ait connu l'original altaïque que le mot représentait, il est invraisemblable que dans la première moitié du VII^{ème} siècle, quand la Chine avait affaire aux T'ou-kiue, le mot altaïque ait commencé par un *d*-. Si Yen Che-kou a voulu — ce qui n'est pas établi — rendre une forme altaïque, sa sonore initiale ne sera qu'un exemple de plus des mots altaïques à initiales sourdes que, par suite d'une différence dans le point d'articulation, les Chinois ont entendues comme des sonores. Dans la première moitié du III^{ème} siècle, 蘇林 Sou Lin indique bien *t'vng (> *tch'eng*). Toute la p. 54 de de Groot, *Die Hunnen der vorchrist. Zeit*, est absurde, aussi bien pour le chinois que pour le turc.

Ts'ien-Han chou, 94 A, 4b, qui entre dans la titulature du souverain hiong-nou et est traduit en chinois par 天 *t'ien*, „ciel”¹⁾, représente le mot qui signifie „Ciel” ou „Dieu” en turc et en mongol, à savoir *tängri*²⁾.

1) L'explication est aujourd'hui dans le texte même du *Ts'ien-Han chou*, qui est de la fin du Ier siècle de notre ère; il n'est pas bien certain qu'elle s'y soit toujours trouvée. En effet, dans la seconde moitié du Vème siècle, P'ei Yin, le plus ancien commentateur du *Che ki* dont l'œuvre nous soit parvenue, cite une phrase de cette explication en l'attribuant non pas au *Ts'ien-Han chou* lui-même, mais au 漢書音義 *Han chou yin-yi* (cf. *Che ki*, 110, 3b; et *Shiki kaichū kōshō*, 110, 15a, où le passage de P'ei Yin aurait dû faire l'objet d'une remarque). Ce *Han chou yin-yi* peut être soit le 漢書集解音義 *Han chou tsi-kiai yin-yi*, en 24 ch., de 應劭 Ying Chao († après 197; cf. *T'oung Pao*, XIX [1920], 328—329; *Souei king-tsi tche k'ao-tcheng*, I, 2b), soit celui en 7 ch. de 韋昭 Wei Tchao († 273; c'est le pseudo-Wei Yao de Giles, *Biogr. Dict.*, n° 2297; cf. *Souei king-tsi tche k'ao-tcheng*, loc. cit.); on verra plus loin pourquoi il doit s'agir plutôt de l'ouvrage de Ying Chao. D'autre part, le *Che ki so-yin* de Sseu-ma Tcheng (2ème quart du VIIIème siècle) nous a conservé un passage du 玄晏春秋 *Huan-yen tch'ouen-ts'ieou* d'après lequel 土安 Che-ngan, c'est-à-dire 皇甫謐 Houang-fou Mi (215—282), ne comprenant pas

(不詳 *pou-siang*) ces titulatures étrangères indiquées par le „*Ts'ien-Han chou*” pour le souverain hiong-nou, s'adressa à un esclave barbare qui était près de lui, et l'explication qu'en fournit celui-ci concordait avec celle donnée par les „anciens livres” (古書 *kou-chou*); la question et la formule seraient étranges si, par „anciens livres”, il fallait entendre le *Ts'ien-Han chou* lui-même. Il est donc possible que la glose explicative de la titulature du souverain hiong-nou ne se soit pas trouvée primitivement dans le *Ts'ien-Han chou* et soit à l'origine une glose du *Han chou yin-yi* qui a passé un peu avant les T'ang dans le texte même de l'histoire dynastique. On aurait eu toutefois une tradition ancienne à ce sujet, et si, comme il semble probable, le terme „anciens livres” vise ici le *Han chou yin-yi*, celui-ci ne peut être que celui de Ying Chao, car Houang-fou Mi ne peut appliquer une telle épithète à un ouvrage de son contemporain Wei Tchao. Cf. aussi sur ce passage *Neng-kai-tchai man-tou*, éd. du *Cheou-chan-ko ts'ong-chou*, 3, 6b, et *Tsing-k'ang siang-sou tsa-ki*, même éd., 4, 2a.

2) Le premier qui, à ma connaissance, ait rapproché *tch'eng-li* de *tängri* est de Guignes, dans *Hist. gén. des Huns*, I, II [1756], 25; il a été suivi par Abel-Rémusat dans *Rech. sur les langues tartares*, Paris, 1820, p. 297. Barthold (*12 Vorlesungen*, 31) a dit qu'„en tout cas le mot *Dair* qu'on trouve chez Ptolémée peut être considéré comme le plus ancien mot turc attesté chronologiquement”; $\Delta\acute{\alpha}\acute{\iota}\xi$ est la forme archaïque qu'a chez Ptolémée le nom du fleuve Oural, $\Delta\acute{\alpha}\acute{\iota}\chi$ chez Ménandre, en moyen turc *Yayıq*. Mais le *tängri* du *Ts'ien-Han chou* est antérieur à Ptolémée d'au moins un demi-siècle. Il n'y a pas à objecter que ce *tängri*, attesté chez les Hiong-nou, n'est peut-être pas alors nécessairement „turc”, car on pourrait faire les mêmes réserves au sujet du $\Delta\acute{\alpha}\acute{\iota}\xi$ de Ptolémée. Barthold, *Enc. de l'Islām*, s.v. „Türks”, 947², a reproduit l'opinion de

Mais ce mot *tängri* ne permet pas à lui seul de décider si les Hiong-nou doivent être rattachés aux Turcs ou aux Mongols, puisqu'il est commun aux deux langues et ne s'explique bien dans aucune, si bien qu'on ne peut dire immédiatement que l'une l'a reçu de l'autre¹⁾. En fait, il se pourrait très bien que ce plus

Hirth d'après laquelle la transcription chinoise 徑路 *king-lou*, **kieng-luo* < **kieng-glág*, du nom d'un couteau précieux hiong-nou représenterait le turc *qinyïraq*, „couteau à double tranchant” (cf. Brockelmann, *Kāšyari*, 154), et, cité dans un texte chinois à propos de 1022 av. J.-C., serait, selon Hirth, „the oldest Turkish word on record”. Mais l'équivalence *king-lou* ∞ *qinyïraq*, bien que phonétiquement admissible, est peu probable pour d'autres raisons que je dirai ailleurs; en tout cas, la prétendue mention à propos de 1022 av. J.-C. repose sur une variante de texte douteuse, d'une autre orthographe, et sans rapport avec les Hiong-nou. Dans le *Ts'ien-Han chou* également, on a le titre de 歙侯 *hi-heou* ou 訶侯 *hi-heou*, **h̥iəp-γəu*, où on est aujourd'hui d'accord pour reconnaître une ancienne transcription du titre qui apparaît dans les inscriptions turques de l'Orkhon sous la forme *yabyu*; or *yabyu* est considéré par Ramstedt (*Festschrift Vilhelm Thomsen*, 182) et par Poppe (*IRAN*, 1924, 313, et *Ung. Jahrbücher*, VI, 105) comme le correspondant, spécifiquement turc, de mongol *da'amal* < **d'avamal* ou **ḍavamal*, „chef responsable”; nous aurions donc ici un autre mot turc attesté plus anciennement, lui aussi, que Daix. Mais il y a des difficultés d'ordre historique et d'ordre phonétique. Au point de vue historique, on n'attend pas un titre spécifiquement turc aux alentours de l'ère chrétienne chez les Wou-souen et en Bactriane. Au point de vue phonétique, le *h̥*- de **h̥iəp*- est surprenant; même si l'ancien **d'*- ou *ḍ*- altaïque était déjà alors passé à *y*-, on attendrait **γiəp*, avec *γ*- en valeur d'élif, dans la transcription. En outre la forme de l'Orkhon est *yabyu*, probablement en valeur de *yaβγy*, et on rencontre aussi dans les textes turcs anciens *zabyu* (? = *zaβγy*); en tout cas avec une sonore en fin de la première syllabe. Or la racine **yab-* n'est pas attestée en turc, et c'est *yap-*, „fabriquer” (cf. aussi Gombocz, dans *Kel. Sz.*, XIII, 24), non *yab-*, qui est indiqué par Ramstedt dans *Kalm. Wörterbuch*, 81, comme correspondant turc du mong. *da'a*-. Il semblerait à bien des points de vue plus vraisemblable que *yabyu* fût un titre qui n'était pas turc, ni même altaïque, d'origine, et que les T'ou-kiue ont emprunté; M^{lle} von Gabain, *Altürk. Grammatik*, 350, envisage une origine iranienne. Le titre devra faire l'objet d'une étude spéciale; en attendant, on ne peut en faire état ici. Pour des raisons du même ordre, je ne fais pas intervenir, comme mots altaïques attestés à date ancienne, certains mots chinois que je considère en réalité comme des emprunts d'origine altaïque, tels le nom chinois du chameau, et même celui du cheval.

1) H. Vambéry, *Etymol. Wörterbuch der Turko-Tatar. Sprachen*, Leipzig 1878, p. 168, suivi par Barbier de Meynard, a voulu expliquer *tängri* par le turc *tang*, „aube”, et Pávet de Courteille, dans *J. A.*, 1878, II, 215, a préféré recourir au mongol *dä'ärü*, „au dessus”; aucune de ces étymologies n'est recevable. Sans le dire, Pávet de Courteille, qui donne le mot *dä'ärü* en caractères mongols, mais sans transcription, copiait d'ailleurs Abel-Rémusat, *Rech. sur les langues tartares*, 297, qui avait proposé la même étymologie, mais en transcrivant faussement *tagera* le mot mongol *dä'ärü*. Shiratori, *Über die Sprache des Hiung-nu-Stammes und der Tung-hu-Stämme*, Tōkyō, 1900, in-8, 3—4, reproche à de Guignes et à Klaproth de s'être basés à tort sur le seul mot

ancien mot altaïque attesté ne fût pas altaïque d'origine et représentât un emprunt très ancien. C'est là une idée qui a été émise d'abord par Klaproth, *Abhandl. über die Sprache der Uiguren*, 9, puis reprise par Berezin, *Šeibaniada*, notes, p. 15, et en dernier lieu par Ramstedt, *Kalmuk. Wörterbuch*, 392, qui invoque le sino-coréen „t^čën-ri”. On tire des monosyllabes chinois ce qu'on veut, et je me suis déjà élevé à diverses reprises contre certaines étymologies chinoises de mots altaïques¹⁾. Les rapprochements vraiment coréens ont parfois leur valeur, mais en principe il ne sert de rien de faire intervenir le sino-coréen, qui est simplement la prononciation coréenne traditionnelle du chinois; nous atteignons l'ancienne prononciation chinoise à date beaucoup plus haute. Le *r* de „t^čën-ri” ne doit pas faire illusion; comme on sait, le syllabaire coréen n'a qu'un seul et même signe, qu'il prononce *r-* à l'initiale et *-l-* à la finale; mais cela ne veut pas dire que le *l-* initial du chinois se soit jamais prononcé *r-*. Faisant déjà intervenir le sino-coréen, Ramstedt avait mis en avant en 1932²⁾, comme étymologies possibles de *tängri*, les deux expressions chinoises 天理 *t'ien-li*, „ordre céleste”, „norme céleste”, et 天吏 *t'ien-li*, „ministre du Ciel”, qui toutes deux sont „t^čën-ri” en sino-coréen. Dans le *T'oung Pao*, XXXI [1935], 177, j'ai fait remarquer que *t'ien-li*, „ministre du Ciel”, était simplement une image de Mencius et que c'était uniquement comme une expression tirée de Mencius qu'il apparaissait dans le dictionnaire de Gale auquel Ramstedt renvoyait; ce ne pouvait être là l'étymologie de *tängri*, fût-ce quand ce dernier

tängri pour dire que les Hiong-nou étaient Turcs, puisque ce mot est commun en turc et en mongol. Mais de Guignes est loin de dire de façon positive que les Hiong-nou étaient des Turcs; on pourrait aussi bien tirer de ses exposés qu'il les croyait mongols (sur la confusion des idées de de Guignes à ce sujet, cf. Inostrancev, *Khun-nu i Gunny*, 1900, in-8, 7—9, réimp. de la *Živaya Starina*).

1) Cf. par exemple *J. A.*, 1925, I, 253—261, et *T'oung Pao*, XXXII [1936], 378—379. P. Schmidt (Šmits) avait répondu entre temps sur quelques points dans *The Language of the Samagirs*, Riga, 1928, pp. 4—10.

2) *Die Palatalisation in den altaïschen Sprachen* (dans *Ann. Acad. Scienc. Fennicae*, série B, XXVII, 241, 251).

mot a le sens figuré d'„Empereur”. Quant au premier *t'ien-li*, c'est une expression assez fréquente. Même à laisser de côté sa valeur technique dans la philosophie des Song, hors de question ici, on rencontre le terme à date ancienne par exemple dans *Tchouang-tseu* et dans le *Li ki*, et son sens varie de „norme céleste” à „disposition naturelle”, sans compter son emploi comme nom d'un groupe d'étoiles. Mais on ne voit pas qu'il ait jamais été un nom courant du „Ciel” lui-même, de manière à pouvoir être emprunté en ce sens par une autre langue; je ne crois donc pas que l'étymologie mise en avant par Ramstedt doive être acceptée¹⁾. Il n'en reste pas moins qu'il y a une ressemblance troublante entre le chinois *t'ien* (**t'ien* < ?**tlen*), „Ciel”, et son synonyme altaïque *tängri*, et que l'idée d'une étymologie chinoise ne doit pas être exclue²⁾.

Mais le mot *tängri* a joué de malheur. Assez vraisemblablement d'origine étrangère, aucune étymologie indigène ne le protégeait, et par sa forme même il ne rentrait pas dans les types altaïques normaux. En outre, sous l'influence de l'écriture sogdienne qui ne notait pas les voyelles brèves dans le corps des mots, l'écriture ouïgoure l'écrivit *t(ä)ngri*, et le caractère sacré du mot maintint cette orthographe traditionnelle à travers toute la littérature ouïgoure et le plus souvent dans la littérature mongole³⁾. Or, dans l'écri-

1) Déjà en 1868, Budagov disait son *Sravnitel'nyĭ slovar' turecko-tatarskikh narëčĭi*, I, 371, que *tängri* signifie le „Ciel” au figuré, et „est analogue (*skhodno*) au chinois *thiän*, 'ciel', *thiänly*, tat. *tängri*, 'racio coeli — intelligence céleste, prescience’”. C'est là le premier *t'ien-li* de Ramstedt. Budagov, à son ordinaire, ne donne pas de référence; il serait surprenant que le rapprochement fût de lui, mais je ne vois pas à qui il l'a emprunté.

2) On pourrait en principe songer à une forme populaire du type de 天兒 *t'ien-eul*, **t'ien-šiče*; l'ancienne initiale *šič-* est souvent entendue aujourd'hui comme *r-* par les peuples de l'Asie Centrale, et par exemple 大人 *ta-jen*, **d'äi-šičžän*, est passé en turki sous la forme *darin*. Mais *šič-* est régulièrement rendu par *ž-* dans les transcriptions turques et tibétaines du Moyen Age, et on ne voit pas qu'une notation avec *r-* soit possible à l'époque archaïque où le mot *tängri* est attesté chez les Hiong-nou.

3) L'emprunt par le mongol de la forme écrite du ouïgour *t(ä)ngri* semble indiquer que le mot lui-même est venu au mongol par le turc; c'est l'opinion exprimée par Vladimircov dans *ZVOIRAO*, XX [1911], 14, et dans *Sravnitel'naya grammatika*, 332.

ture ouigouro-mongole, -n- et -ä- sont identiques dans le corps des mots, si bien que *t(ä)ngri* s'écrivait comme **tägrī*. De là à lire et à prononcer *tägrī*, il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut franchi en mongol, où, à côté de *t(ä)ngri* et *tängri*, on connaît d'une part *tägrī* (*tegrī*) avec une dénasalisation que je tiens pour née d'une fausse lecture graphique, d'autre part *tänggäri* (*tenggerī*) par résolution d'un groupe consonantique de prononciation difficile. Le kalmouk, avec son écriture normalisée, écrit *tenggerī* et prononce *tengḡ*, mais, en mongol oriental, Kowalewski n'indique *tängri* et *tänggäri* que comme des formes secondaires du mot écrit amphibologiquement *tägrī* ou *t(ä)ngri*, mais qu'il transcrit uniquement „*tegrī*” (= *tägrī*); il en est de même chez Golstunskiï, sauf que celui-ci n'indique aucune transcription. Il paraît bien probable que Kowalewski a transcrit surtout d'après la graphie à double entente qu'il aura mal lue ou que des informateurs mongols pseudo-puristes lui auront mal lue¹⁾; mais on verra plus loin qu'une prononciation

Mais alors l'emprunt ne pourrait remonter plus haut que le Moyen Age, et par suite, contrairement à l'avis de Shiratori, *Über die Sprache des Hiong-nu-Stammes*, 3—4, le turc resterait seul en ligne de compte pour expliquer le *tängri* des Hiong-nou. Toutefois l'argument n'est pas décisif. On peut fort bien concevoir que les Mongols aient eu le mot *tängri* de très bonne heure, mais aient gardé la forme écrite qu'il avait en ouigour quand ils ont adopté l'écriture ouigoure elle-même; cette adoption de l'écriture ouigoure par les Mongols n'est pas antérieure au XIII^e siècle; or les Mongols avaient certainement un mot pour „Ciel” avant cette date, et l'histoire même de Gengis-khan montre que ce mot était *tängri*. Enfin la possibilité n'est pas exclue, même si *tängri* remonte bien en fin de compte à une origine chinoise, qu'il ne soit pas venu directement du chinois soit aux Turcs, soit aux Mongols. Il y a en turc ancien quelques mots de civilisation, comme le nom du porc domestique, *layzın* ou *layzın*, qui sont certainement empruntés, et pour lesquels on peut supposer une origine ou un intermédiaire tungus, voire paléo-asiatique. Le mot *tängri* a pu passer par cet intermédiaire. Jusqu'ici il n'est même pas prouvé d'ailleurs que les Hiong-nou aient été à proprement parler des Turcs ou des Mongols.

1) Ramstedt, *Kalm. Wört.*, 392, et de Smedt et Mostaert, *Dict. monquor-français*, 415, en n'indiquant que *ngri* [cad. *t(ä)ngri*] et *tängri* comme formes du mongol écrit classique, condamnent implicitement toutes les transcriptions „*tegrī*” de Kowalewski. Rudnev, *Materialy po govoram vostočnoï Mongolii*, 126, ne donne également que *ngri* pour le mongol écrit et *tengr(i)*, *tenggrī*, comme prononciations dialectales. Vladimircov, dans *ZVOIRAO*, XX [1911], 106, dit expressément que „*tegrī*” (*tägrī*) est une fausse lecture.

tägrⁱ nous est attestée en fait, indirectement, pour le mongol du XIV^{ème} siècle dans la Chine du Nord. D'autre part la forme khalkha *tenggër* (Vladimircov, *Sravnitel'naya grammatika*, 332) ou *t'ënggër* (Poppe, *Mater. po solonskomu yazyku*, 71), tout comme celle des Ordos *t'engger* (de Smedt et Mostaert, 415) et le *t'ënggër* ~ *tënggër* du dahur (Poppe, *Dagurskoe narečie*, 92), remontent à **tenggeri*, et il en est de même pour le monguor *t'änggeri* (de Smedt et Mostaert, 415). Le bouriate a *tengri*, *tengeri* et *tengere* (Podgorbunskii, 171). Ces prononciations remontent à une date déjà ancienne, car, à la fin du XIV^{ème} siècle, les transcriptions de l'*Histoire Secrète* sont faites ordinairement sur *tänggäri*, une fois (§ 21) sur *tänggiri*, et celles du *Houa-yi yi-yu* de 1389 supposent *tänggiri*. Le vocabulaire sino-mongol du début du XVII^{ème} siècle publié par Pozdnéev (*Lekcii po istorii mong. lit.*, III, 8) donne *tänggäri*¹⁾. La forme du khitan reste douteuse²⁾.

1) Le mot a pénétré par le mongol même dans le domaine tungus, car on dit *tenger* en solon de Khailar (cf. Poppe, *Materialy po solonskomu yazyku*, Leningrad, 1931, p. 71).

2) Je rejette en note la forme possible du khitan, parce qu'elle n'est pas bien assurée. Pour le répéter une fois de plus, le khitan, contrairement à une vieille erreur qu'on retrouve trop souvent dans les travaux récents, n'est pas une langue tungus, mais bien certainement un dialecte mongol, assez aberrant d'ailleurs. Malheureusement, les inscriptions khitan que nous possédons ne sont pas déchiffrées et les mots que nous connaissons par les transcriptions ne donnent qu'un embryon de vocabulaire. Parmi ces mots, celui signifiant „Ciel” ou „Dieu” ne figure pas. Mais le *Leao che* nous a conservé le titre de l'impératrice chez les Khitan, 𐰽𐰺𐰍𐰏 *t'ö-li-kien* (ch. 71, 1a) ou 𐰽𐰺𐰍𐰏 *t'ö-li-kien* (ch. 116, 16a). Les commissaires de K'ien-long (*Leao che yu-kiai*, I, 4a) ont absurdement changé *t'ö-li-kien* en 多爾吉 *to-eul-ki*, c'est-à-dire le mandchou *dorgi*, „intérieur”, peut-être parce qu'ils ont lu comme 𐰽𐰺 *ki* le caractère 𐰽𐰺 *kien*, non reconnu dans les dictionnaires (pas plus avec la clef 26 qu'avec la clef 49); mais il n'y a pas de doute qu'il faut lire *t'ö-li-kien*, confirmé par l'orthographe du ch. 116 que les commissaires ont négligée. Klaproth (*Asia Polyglotta*, 195) l'a lu „*teligian*”, qui a été repris tel quel par Howorth, *The Khitai or Khitans* (*JRAS*, 1881, 125), mais sans explication de cette forme. Shiratori (*Über die Sprache des Hung-nu-Stammes*, 51) a supposé que *t'ö-li-kien* pouvait représenter le solon „*atirkan*”, qui signifie „épouse”; en fait *atirkan* est le mot tungus usuel pour „épouse” et surtout pour „femme âgée” (cf. Titov, *Tungussko-russkii slovar'*, 14); les Solon de Khailar disent *atikkäü* (Poppe, *Materialy po solonskomu yazyku*, 42); mais surtout *atirkan* ne

Mais ces phénomènes ne sont pas limités au mongol; on les retrouve en turc, et pas seulement dans les dialectes où on peut supposer l'influence mongole si souvent manifeste dans les parlers de l'Altai. Le *Tcheou chou*, qui porte sur 557—581, écrit (50, 2b) 登凝黎 *teng-ning-li*, **təng-ŋiəŋ-liei*, forme assez malaisée à interpréter, mais qui semble bien rendre une prononciation populaire trisyllabique du genre de **tänŋri* (cf. *T'oung Pao*, XXVI [1929], 212—215). Le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Traducteurs des Ming écrit bien *t(ä)ngri* en écriture ouïgoure, mais transcrit *tängkäri*, à interpréter probablement en **tänggäri*¹⁾. Le *Codex*

convient ni pour la forme ni pour le sens. *T'ö-li-kien* peut représenter en principe soit **täriḡän* ou **täriḡän*, soit **täriḡän*. Avec **täriḡän* ou **täriḡän*, nous aurions affaire à une forme dénasalisée de *tängrikän*, „divin”, et je n'en exclus pas la possibilité, bien que *tängrikän* ne soit connu jusqu'ici qu'en turc. Mais il est presque plus naturel de songer à *täriḡän* et de retrouver là le titre de la femme du qayan qui est écrit *täriḡän* aussi bien dans *Käşyari* (Brockelmann, 204, qui transcrit *tärkän*) que dans Ibn Muhannä (Melioranskii, *Arab filolog o tureckom yazıké*, 085, qui a corrigé en *täriḡän*; peut-être à cause de cette correction, le passage a échappé à Brockelmann). Je dis un mot plus loin de ce *täriḡän* ou *täriḡän* à propos de *tarḡan*, mais son étude devra faire l'objet de tout un article.

1) Ibn Muhannä écrit تَنْغْرِي *tängri* en mongol comme en turc, mais le vocabulaire joint à la *Muqaddimatu'l-Adab* orthographie تَنْغْرِي *tengri* dans les deux langues (cf. Poppe, *Mong. slovar'*, 347—348). En outre, si on a toujours *tängri* dans les mss. d'Ibn Muhannä utilisés par Melioranskii, l'édition d'Istanbul (p. 194; et cf. Poppe, *Mong. slovar'*, 447, 448) distingue تَنْغْرِي *tängri*, „Dieu”, de تَنْغْرِي *tängri*, „ciel”; il me paraît s'agir là d'une distinction qui n'était assez probablement pas dans l'œuvre originale. La forme *tängri*, due à l'influence arabe, a peut-être été spécialisée pour obtenir un terme turc qui désignerait spécifiquement „Dieu”, „Allah”, sans le confondre avec le „ciel” en général; cette distinction secondaire rendrait compte du nom *Tängribirti* qu'on trouvera plus loin, et peut-être aussi de la prononciation *tängri* de l'osmanli. Le petit vocabulaire mongol inséré dans la chronique de Kirakos (Brosset, *Deux historiens*, I, 135; Patkanov, *Istoriya Mongolov*, II, 47) semble bien indiquer une forme *tängri*, mais la phonétique arménienne du XIII^e siècle était trop variable suivant les lieux pour qu'on puisse tirer des transcriptions des conclusions bien précises. Le chroniqueur géorgien anonyme transcrit „*tängri*” (cf. Vladimircov, *Anonimnii gruzinskii istorik*, dans *Izv. Ross. Ak. Nauk*, 1917, 1494—1495). Au Xe siècle, mais utilisant une source ancienne, Moïse de Kaṭankaytuk^ç, parlant de la conversion des Khazars (Hazar) par un évêque d'Albanie (du Caucase) à la fin du VII^e siècle, dit que les Khazars adoraient un géant appelé T'angri-ḡan (cf. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, I, II, 484; Manandian, *Beiträge zur Albanischen Geschichte*, Leipzig 1891, 31; Marquart, *Streifzüge*, 15). Vladimircov souligne que Kirakos et le Géorgien anonyme transcrivent le mot avec *-ng-*, et voit là la notation exacte de la prononciation mongole, au lieu que le turc, malgré

Cumanicus a le plus souvent „*tengri*”, mais aussi „*tengeri*” aux ff. 61a—62b; et dans cette partie le génitif et l'accusatif sont faits sur „*tenger*” et „*tengir*”; enfin on rencontre une forme dénasalisée „*tegrī*”¹⁾. Or cette forme dénasalisée est confirmée par la courte liste de mots polovecy, c'est-à-dire comans, conservée dans un mss. slavon du XVIème siècle à Moscou; là, „Dieu” est traduit par *tyagri* (= *tägrī*)²⁾. A côté de *tengri* en čayātai (Poppe, *Mong. slovar'*, 347—348), *tängri* en turkī et en bar., on a kaz. *tänggri*, qazaq et kirghiz *tängri*, alt. *tängäri*³⁾, tel. *tängärä*, osm. *tanrı*

notre transcription *tängri*, est en réalité *tänri*. Je ne crois pas qu'on puisse interpréter ainsi les transcriptions arménienne et géorgienne; comme les alphabets arménien et géorgien n'ont pas de *-ñ-*, les transpositeurs étaient obligés d'employer *-ng-* pour *-ñ-* aussi bien que pour *-ng-*, ainsi que l'on a fait pour le turc en écriture arabe. Inversement, le *'phags-pa*, basé sur l'écriture tibétaine qui ne peut écrire que *-ñ-* en fin de syllabe, transcrit avec *-ñ-* le *-ng-* du mongol *tängri*. Il n'y a rien à tirer de ces transcriptions pour distinguer entre *-ñ-* et *-ng-*.

1) Le vocabulaire qıpčağ, cad. coman, étudié par Houtsma a peut-être en réalité *tängeri* ou *tängiri*, et non *tängri* comme l'a indiqué Houtsma, p. 69, car dans le texte arabe, si on a, p. 313, تنكري (peut-être pour تنكري), on lit, 55, *tängiri* (ou *tängeri*). Quant aux diverses formations débutant par تنكري que Houtsma donne p. 35 et qu'il lit *tängri*, il faudrait savoir à quelles sources il les emprunte; pour celles qui remontent à des sources préosmanlies, je pense qu'on pourrait lire aussi bien *tägri*.

2) Cf. W. Bang, *Zu der Moskauer Polowzischen Wörterliste* (dans *Bull. de l'Ac. roy. de Belgique*, Cl. des lettres, etc., 1911, n° 4, 91—103) p. 92. Bang, citant de seconde main, dit que la liste, publiée d'abord dans le *Moskvityanin* de 1850, a été reproduite dans le travail de P. Golubovskii, *Pečénégi, Torki i Polovecy, Izvéstiya* de l'Université de Kiev, 1883, 153. J'ai l'édition à part de ce travail, parue à Kiev en 1884, et le passage en question y est aux pp. 63—64; le prince Obolenskii avait trouvé et acquis le mss. à Saint-Pétersbourg. Le mss. a en réalité *tyagri*, en valeur de *tägri*, de même que *étmyak*, „pain”, y est en valeur de *etmäk*; c'est à tort que Golubovskii a cru qu'à raison de *tängri* il fallait nasaliser la première syllabe. Les mots de cette liste ont été incorporés, suivis de la lettre M., dans le *Koman. Wörterbuch* de Grønbech, et ce doit être à l'article de Bang qu'est emprunté le „*tägri*” ajouté en fin de liste p. 241, mais avec omission accidentelle du „M.”. Dans cet excellent travail de Grønbech, une erreur s'est glissée pour un des mots du texte de Moscou; il y est question des „Polovecy, c'est-à-dire des Tatar”, qui sont des „Sarrakine”. Grønbech, p. 215, a pensé retrouver dans ce dernier mot un turc *Sarıγ-qına, les „Un peu pâles”, ce qui correspondrait au sens étymologique de Polovec; mais „Sarrakine” signifie simplement „Sarrazins” (cf. le latin Sarraceni), comme Bang l'avait dit correctement dans *Beiträge zur Kritik des Codex Cumanicus*, 36.

3) J'ai souvenir d'une note que je ne puis retrouver, où Németh, vers 1925, disait avoir entendu dans son enfance en Hongrie *tänggäri* chez des descendants de Comans.

(écrit تنگری, طاگری, تاگری et تگری), sariγ-uīγur *tengir* ou *dengir* (Malov, dans *Živaya Starina*, XXI [1912], 62), mais sag., koib.. kač. *tegir*, leb., šor *tāgri*, soy. *tār*, kaz. *tāri*, en particulier dans le nom Tāri-birdi (= Tāngri-berti), „Dieudonné”, tous indiqués, sauf le sariγ-uīγur, dans le dictionnaire de Radlov. Il faut y joindre *tāri*, indiqué en azerbeïdjanais par Budagov, I, 332, et qui m'est confirmé par mon étudiant azerbeïdjanais Toptchibachy ¹⁾. C'est par la forme dénasalisée *tāgri*, et avec la mauvaise transcription fréquente en arabe d'une gutturale turque palatalisée par une gutturale non palatalisée, que s'explique le nom Ibn Taγribīrdī (= Ibn Tāngri-berti) ²⁾. La forme dénasalisée doit être aussi à la base du Ταγριπερμις d'Anne Comnène, II, 91, 94, c'est-à-dire *Taγribermiš, =Tāngribermiš (synonyme de Tāngri-berti) ³⁾. Enfin, le yakout a *tangara* ⁴⁾; le čuvaš, *turâ* ⁵⁾.

1) Budagov, qui donne *tāri* (I, 332) pour l'azerbeïdjanais, orthographe pour le dialecte de Kazan تگری *tāri*, qu'il transcrit tantôt „*tyari*” (= *t'ari*), I, 352, et tantôt „*teri*” (= *tāri*), I, 370. Minorsky a fait à la Société Asiatique, en 1921, une communication sur des poèmes turcs qui contiennent beaucoup de formes archaïques, et dont la langue a des analogies avec l'azerbeïdjanais; le mot pour „ciel” y est précisément écrit تگری *tāri* (cf. *JA*, 1921, I, 166).

2) En osmanli, *tanrî* est encore parfois prononcé *tayrî* dans la langue „vulgaire”; cf. Deny, *Grammaire de la langue turque*, 72.

3) D'après Abel-Rémusat, *Mémoires sur les relations politiques...* (dans *Mém. de l'Ac. des Inscr.*, VI [1821], 418—419), il semblerait qu'on eût le mot „*tagri*”, „le ciel”, dans le récit fait sur les Mongols au moment du concile de Lyon (1245) par le mystérieux archevêque Pierre de Russie; Abel-Rémusat renvoie à Mathieu de Paris. Mais le mot „*tagri*” ne figure ni dans le texte de Mathieu de Paris (*Chronica Majora*, éd. Luard, IV [1877], 386—390), ni dans celui parallèle des *Annales de Burton* (éd. Luard, dans *Rer. Brit. Med. Aevi SS*, n° 36, *Annales monastici*, I [1864], 271—275; ou *MGH*, SS, XXVII, 474, s. a. 1245).

4) Cf. Böhntlingk, *Über die Sprache der Jakuten*, I, *Jakutisch-Deutsches Wörterbuch*, 90.

5) Cf. Paasonen, *Vocabularium linguae čuvašicae*, Budapest 1908, in-8, 171—174. Zolotnickii, *Корневой Чувашско-Русский словарь*, Kazan, 1875, in-8, pp. 84 et 142, donnait *tora*, *tura*, *tor'*, „Dieu”. Je ne crois pas que les formes ostyak „*torim*” et vogoul „*torm*”, „*torom*”, „*tarm*”, „*tarom*” et „*tirim*”, citées par Zolotnickii, pp. 142—43, à propos du čuvaš *turâ*, soient vraiment des emprunts au turc. H. Paasonen, *Ostjakisches Wörterbuch (Lexica Societatis Fenno-Ugricae, II)*, Helsinki, 1926) 265—266, transcrit *türēm*, en ostyak de Yugan *torrēm* en vogoul *törim*, autre dialecte *türēm*, *torēm*, mais n'indique pas de rapprochement avec *tāngri*.

Tängri, „Ciel” et „Dieu”, avec le suffixe pronominal de la première personne, donne en outre *tängrim*, mot-à-mot „mon Dieu”, titre employé comme désignation des princes, mais qui, comme *hanim* (> *hanum*), „mon khan”, *bägin* (> *bägüm*, „begum”), „mon beg”, est devenu bientôt et presque exclusivement un titre employé pour des femmes; *tängrim* pris au sens de „ma déesse”, signifie simplement „la princesse”; les textes de Turfan et les cartouches des peintures murales en ont fourni des exemples nombreux ¹⁾. C'est en partant de *tängrim* qu'on peut rendre compte d'un terme qui a été mal interprété jusqu'ici.

Kāšγarī a un mot que Brockelmann, 197, a transcrit *tarim*, avec les deux sens de „bras de fleuve” et de „titre princier”; *altun tarim*, „*tarim* d'or”, serait une épithète des femmes du *qayan*. Le premier sens ne fait pas de difficulté: c'est bien *tarim*, et il nous est familier comme nom du fleuve „Tarim” au Turkestan chinois. Quant au second „*tarim*”, il a été signalé en 1930 par Bang et M^{lle} A. von Gabain, dans leur article *Uigurische Studien* (*Ungar. Jahrbücher*, X, 199, 205—206), comme se trouvant dans une „confession” et dans un passage subséquent du *Suvarṇaprabhāsa* (ou *Suvarṇaprabha*) en ouïgour de Leningrad, copié en 1687. Dans le premier passage, l'auteur de la „confession” invoque ses parents défunts (édition de Radlov et Malov, *Bibliotheca Buddhica*, XVII, 137¹⁵⁾, à savoir, selon la lecture de Bang et von Gabain, „Idägä-Toyīn” et „Sundarī-täri-tarim-azγan-čäčäk-Tarīm”; dans le second

1) Sur ces formations, cf. Bang, dans *Keleti Szemle*, XVIII, 119, et *Vom kök-türkischen zum osmanischen*, IV (*Abh. PAW*, Ph.-hist. Kl., 1921, n° 2), 22. Sauf au sens de „princesse”, *tängrim* est peu employé autrement que comme invocation, au sens de „mon Dieu” (cf. par exemple Le Coq, *Manichaica*, III, 14; Radlov et Malov, *Uigur. Sprachdenkmäler*, 200¹⁵⁾). On verra cependant plus loin qu'au Semiréc'ie le titre correspondant *tärin* a pu parfois se joindre à des noms masculins. Des noms tures de montagnes se terminent en *längri*, mais Rašidu-'d-Dīn en cite un qui se termine en *-tängrim* (Berezin, V, 125; Marquart, *Über das Volkstum der Komanen*, 58). Abū-'l-Ghāzī emploie toujours la forme *tängrim* quand il dit „s'il plaît à Dieu”, *tängrim buyursa*, mot-à-mot „si mon Dieu l'ordonne”.

passage (p. 173⁴ de l'édition), il est question du père „Idägä-Toyïn” et de la mère „Sunṭari azyan čäčäk tarım”. La mère seule nous occupera. Son nom bouddhique, non turc, est évidemment Sundari, et son nom turc *Azyan-čäčäk* ¹⁾. Pour le mot „tarım”, les deux auteurs ne manquent pas à rappeler le passage de *Käšyari*, et ajoutent qu'on est ainsi amené à supposer une forme „masculine *tar etc.”; enfin ils se demandent si ce *tar n'a pas un rapport avec *tarqan*. „Tarım”, titre féminin, est maintenu en 1941 par M^{lle} von Gabain dans son *Alttürkische Grammatik*, 60, 61, 338, et cette fois la coupure *tar-ım* et l'identité de racine avec *tarqan* ou *tarḥan* ne sont plus donnés comme des hypothèses, mais comme des faits ²⁾.

1) Les deux auteurs transcrivent une fois „Sundari”, une fois „Sunṭari”, et ajoutent en note que *Sundarā* et *Sundari* sont tous deux des noms sanscrits signifiant „la Belle”. Mais, à mon avis, il faut simplement transcrire *Sundari* partout. D'une part *t* et *d* ne sont pas distingués dans les mss. ouïgours tardifs; de l'autre, les règles de l'harmonie vocalique ne jouent pas en ouïgour et en mongol pour les noms sanscrits. Enfin, les noms turcs et mongols d'origine hindoue ne sont pas arrivés du sanscrit, mais à travers des *prākritis* où les *-a* et *-ā* finaux étaient passés à *-i* ou à *ē < i*. Il n'y a donc qu'à lire *Sundari*. *Azyan-čäčäk* n'est pas expliqué dans l'article des *Ungar. Jahrbücher*. Dans l'*Anal. Index zu den fünf ersten Stücken der türk. Turfan-Texte* (SPAW, Ph.-hist. Kl., 1931, n° 17), 93, il est dit que *azyan* fait partie d'un nom propre, avec l'addition „nom d'une fleur?”. Mais le doute n'est pas possible. *Azyan-čäčäk* signifie „Fleur d'*azyan*”. Quant à *azyan*, c'est un arbuste décrit dans *Käšyari* (Brockelmann, 17), et le mot s'emploie encore en turki. Radlov donne *azyan* comme la „ronce” (*ternovník*); J. Scully, dans Shaw, *Vocabulary*, 216, comme une „espèce de rose”; ce doit être soit la „ronce”, soit l'„églantier”.

2) Le *tarım* < **tar* de Bang et von Gabain a été repris, ainsi que le rapprochement avec *tarqan*, par Martti Räsänen dans *JSFO*, L7, 5, qui ajoute „tar en turc ancien *tar-qan*, 'le *tarqan*, [nom d']une dignité’ < sino-coréen Ram. SFAW 1935, p. 87 *tar-kwan*, 'emeritus, homme noble’”. Ceci est le type même des rapprochements à éviter. L'étymologie de turc *tarqan* ~ mongol *darqan* a fait couler beaucoup d'encre depuis trente ans; les Etrusques et Tarquin le Superbe sont entrés en scène. Personnellement, je crois qu'il s'agit d'un titre antérieur aux T'ou-kiue et que ceux-ci ont reçu des Avar, mais je ne suis pas au clair sur son étymologie. Une étymologie chinoise n'est pas exclue, et on peut songer avec Haneda à 達官 *ta-kouan* **d'ât-kuân*, „mandarin éminent”, vieille expression chinoise attestée dès avant notre ère; ce doit être là le sino-coréen „*tar-kwan*” de Ramstedt (mais ce n'est pas la prononciation sino-coréenne actuelle). Une objection est que, si *tarqan* ~ *darqan* est un emprunt au chinois et remonte au temps des Avar, on n'attendrait pas que l'ancien *-t* final de **d'ât* eût déjà donné *-r*; c'est là une caractéristique des emprunts faits sous les T'ang. Mais surtout, si les altaïques ont emprunté *d'ât-kuân* pour en faire *tarqan* ~ *darqan*, c'est le terme complet qu'ils ont emprunté, et on ne peut le couper en „*tar-qan*” pour isoler un pseudo-élément turc

Dans les *Uigurische Studien*, le „*tar etc.”, plus réservé et plus juste, voulait du moins dire qu'on pouvait aussi supposer *tär, *tarï, *täri; en fait, c'est *täri qui est seul correct, et la forme à pronom de la première personne est à lire tärim¹⁾; nous avons simplement là une forme dénasalisée et dégutturalisée de tängrim. Bien que ni Brockelmann, ni Bang et M^{lle} von Gabain n'y aient fait attention, j'avais déjà signalé en 1914, dans *J.A.*, 1914, I, 498, que le

*tar qu'on retrouverait dans *tarim. L'hypothèse de Bang et von Gabain ne tient pas, comme on le verra, mais elle n'était pas absurde dans sa forme, car eux du moins ne considéraient pas alors tarqan comme un emprunt au chinois. Toutefois ils ont commis ensuite la même pétition de principe que Räsänen lorsque, dans leur *Analytischer Index*, 43³, eux, qui songent à un *tar- commun à *tarim et à tarqan, font appel, pour expliquer tarqan, au ta-kouan de Haneda. Laufer s'est occupé de tarqan dans *T'oung Pao*, XVII [1916], 487—488, et dans *Sino-Iranica*, 592—595, mais en mêlant plus ou moins turc tarqan ~ tarhan et mongol daruŷači ~ daruŷa; daruŷači ~ daruŷa est un mot mongol régulier dérivé de daru-, „presser”, „opprimer”, „appliquer [un sceau]”, „imprimer [un livre]”, et le titre vient de ce que ces personnages étaient détenteurs d'un sceau (daru- a tous les sens du turc bas-); Laufer le sait, mais estime cependant que daruŷa „in its foundation is doubtless related to darkan, tarhan”. Pour qu'il en pût être ainsi, il faudrait admettre que darqan est originellement un titre mongol des Avar dérivé de daru- (*daruŷan) et n'a naturellement alors rien à voir avec le chinois ta-kouan; une telle étymologie semble peu probable. D'autre part, Ramstedt, *Kalm. Wörterbuch*, 77, rapproche mo. daruŷa du vieux turc yaryan (forme inexpliquée, et dont on ne sait pas bien si c'est un nom ou un titre), mais mo. daru- du turc yaz-, „pécher envers quelqu'un”; ces solutions contradictoires s'excluent l'une l'autre, et ne peuvent non plus se concilier avec l'opinion de Poppe (*Izv. RAN*, 1925, 25), qui rapproche mong. daru- du turc yarın, „le jour suivant”, „demain”. Enfin Kāšyari a un titre „tärkän” du qayan et de sa femme, que Brockelmann, 198 et 204, rapproche de tarqan ~ tarhan; je montrerai ailleurs que nous avons probablement affaire ici à un titre très attesté, mais qui s'est détérioré, et qui semble avoir eu les deux formes türgän et törgän (ou türgän). Enfin, pour l'histoire de tarqan ~ tarhan, il n'est peut-être pas sans intérêt de souligner que Kāšyari l'écrit tarhan, de même qu'il écrit han et burhan, c'est-à-dire avec un h qui est en principe le signe de mots originellement ni t'ou-kiue ni ouigours. Les Chinois de l'époque des Souei et des T'ang ont assez souvent employé 達官 ta-kouan pour rendre le titre de tarqan; on en trouvera un exemple dans Chavannes, *Doc. sur les T'ou-kiue*, 239, n. 2, et on pourrait en citer d'autres; ta-kouan est employé régulièrement dans le *Souei chou*; on le retrouve dans la *Vie* de Hiuan-tsang, trad. Julien, 55 et 260; dans l'inscription funéraire de K'iuan Tö-yu par Han Yu, il est question de ministres (tsai-siang) et de ta-kouan. Toute la question est de savoir si nous avons affaire à une réelle identité étymologique ou à une transcription d'érudits, basée sur une simple analogie phonétique et sémantique.

1) La traduction posthume de Radlov (*Bibl. Buddhica*, XXVII [1930], 70, 88) lit toujours à bon droit tärim, mais dans le premier passage adopte „Sundari Tari tärim”.

terme „n'avait d'ailleurs pas été inconnu de Vullers”; on l'y trouvera, II, 489, écrit تيرم ou تيرم avec une variante fautive تيرم, et traduit par „domina, matrona nobilis, veneranda”; il est évident que ces formes ne peuvent représenter que *terüm* ou *teräm* < *terim*, et non pas *tarim*. Bien plus, et en turc même, le mot se trouvait dans Pavet de Courteille, 256, sous la forme تيرم, donc *terim* (ou à la rigueur *terum*), „grande dame”; on ne voit pas pourquoi Radlov ne l'a pas recueilli dans son dictionnaire¹⁾. Et c'est aussi ce *terim* qu'il faut reconnaître dans le *terim*, „grande dame”, de Šāḥ-Sulaymān (éd. Kunos, 190), également omis par Radlov, et pour lequel Bang (*Kel. Sz.*, XVIII [1918/19], 119), le lisant „tirem”, envisageait une étymologie arménienne qu'il ne précisait pas (évidemment il songeait à arm. *tēr*, „seigneur”, surtout employé comme titre des évêques).

La prononciation dénasalisée est assurée à date ancienne. Dans l'inscription sino-mongole inédite de 1362, l. 17, il est question d'une princesse que le texte mongol paraît appeler Ana-t(ä)ngrim, „la princesse Ana”; mais le texte chinois correspondant donne 阿納帖臨 A-na t'ie-lin. Ce *lin* se prononçait *lim* au XIV^{ème} siècle, et il est évident que la transcription repose sur une prononciation Ana-tä[g]rim, non Ana-t(ä)ngrim. Vu l'amphibologie de l'écriture ouigouro-mongole, nous sommes donc amenés à supposer

1) Par une coïncidence assez singulière, le nom de *Tarim*, associé à celui de 苦先 K'ou-sien, Kūsān, cad. Kučā, dans les textes concernant la fin de l'époque mongole, apparaît sous la forme 帖里 T'ie-li, *Tāri, dans un passage du *Ming che* concernant la même organisation (330, 5b; devant T'ie-li, le *Ming che*, par une faute graphique, a 若先 Jo-sien; cette faute a trompé Bretschneider, *Med. Researches*, II, 206; d'autre part, T'ie-li, qui est le même que *Tarim*, n'a rien à voir avec «T'e-le», contrairement à l'hypothèse de Bretschneider). Ce Kūsān et ce T'ie-li = *Tarim*, de même que 阿端 Ngo-touan, Odon = Khotan, sont au début des Ming trois des quatre „garnisons” établies dans le Kansou occidental et n'ont rien à voir avec les pays dont elles ont reçu les noms. En ce qui concerne *Tarim* > *Tāri, on a comme l'impression que *Tarim* a été confondu avec *Tārim* < Tāngrim.

que le traducteur lisait également en mongol Ana-tägrim, non Ana-t(ä)ngrim. La prononciation dénasalisée de *tängri* est ainsi assurée pour le mongol dans la Chine du Nord, au moins sporadiquement, dès le milieu du XIV^{ème} siècle ¹⁾.

On aura remarqué que, dans le premier passage du *Suvarṇa-prabhāsa*, mais non dans le second, il s'intercale au milieu du nom

1) Dans l'inscription rédigée par Ngeou-yang Hiuan (1273—1357) en l'honneur d'une des grandes familles du pays ouïgour (*Yuan wen lei*, 70, 11a; et cf. *Yuan che*, 124, 3b), je soupçonne que dans le nom ou titre de femme 赫思迭林 Ho-sseu Tie-lin, soit en apparence *Qos-Dä[g]rim, nous avons affaire à une prononciation mongolisée, avec mauvaise initiale sonore dans le second élément, de *Qoš-tä[g]rim. J'ai rétabli *tü[g]rim* à cause du *t(ü)ngrim* ou *tügrim* du texte mongol de 1362 et parce qu'il est tout à fait régulier que dans les transcriptions chinoises du Moyen Age moins strictes que celles de l'*Histoire Secrète* ou du *Houa-yi yi-yu*, les gutturales de fin de syllabe ne soient pas notées. Mais *t'ie-lin* représente non moins normalement *tärîm*, et il n'est pas exclu, comme on le verra bientôt, que telle ait été la prononciation courante, même quand on écrivait *t(ü)ngrim* ou *tügrim*. Le mongol en écriture 'phags-pa a toujours pour *tängri* une orthographe assez surprenante *deñri*. La voyelle *-e-*, assez rarement employée en 'phags-pa dans le corps des mots (on l'a plus souvent à l'initiale ou en finale), pourrait être un indice d'une prononciation qui était vraiment *tengri*, ce qui expliquerait les alternances dans l'écriture arabe entre *tängri* et un apparent *tingri* à lire *tengri*. Mais le *d-* se justifie mal; il y a ainsi bien des anomalies dans l'orthographe du mongol en 'phags-pā, et je ne crois pas qu'on puisse invoquer formellement le *d-* de son *deñri* à l'appui du *Qos-Dä[g]rim ou *Qos-Därim de Ngeou-yang Hiuan. Dans le *Yuan che*, 18, 2a, sous l'année 1294, il est question de ou du 的近帖林 Ti-kin T'ie-lin, *Digin Tärîm (ou *Digin Tägrim) de Qomul, et, dans le *Yuan tien-tchang*, 53, 31b, pour l'année 1313, le 的斡迭林 Ti-kin T'ie-lin, *Digin Därim (ou *Digin Dägrim), est nommé comme étant à la tête des gens de Qomul, après qu'il a été fait mention du *ïduqut* (< *ïdïq-gut*) qui est à la tête des Ouïgours (de la région de Turfan). **Digin* est la forme prise en mongol sous les Yuan par le titre de *tegin* (originellement mongol selon moi, mais emprunté dès le VI^{ème} siècle par le turc et revenu plus tard du turc en mongol), et le contexte implique que *Digin Tärîm soit le titre par lequel, aux alentours de 1300, on désignait le prince de Qomul. C'est, à ma connaissance, le seul cas clair où *tärîm* < *tängrim* entre dans une titulature masculine. La date récente du réemprunt *digin* par le mongol est prouvée par le maintien de la dentale devant *-i*. *Tegin* > *tingin* aurait dû donner normalement **çigin*, comme il l'a fait dans *ot-tegin* > **ot-tingin* > mongol *otçigin*, et la prononciation sonorisée *digin* (< *tegin*) aurait dû donner **jigin*. D'autre part, on remarquera le flottement entre *Digin Tärîm et *Digin Därim, la seconde transcription étant d'accord avec le *Qos-Därim de Ngeou-yang Hiuan; peut-être y avait-il après tout un flottement analogue à celui de *tengis* et *dençis* en sariy-ouïgur, et y a-t-il là une espèce de justification pour le *deñri* du 'phags-pa.

de la mère, entre son nom bouddhique et son nom ture, deux mots que Bang et M^{lle} von Gabain ont transcrit *täri-tarim*. Tels quels, ils n'offrent pas de sens; peut-être y a-t-il ici soit une faute du mss., soit une mauvaise lecture de Radlov et Malov. En écriture ouigoure, *-ri* et *-p* finaux ont une certaine ressemblance, et on peut songer à rétablir **täp-tärim*, *täp* étant l'intensif normal du ture, auquel le mongol répond par *täb*. **Täp-tärim*, tout comme **täp-tängrim*, signifierait „ma très divine”, et serait une épithète un peu plus forte que *tärim*. On comprendrait alors que ce titre pût être ou ajouté ou omis, car „la très divine Sundari, la divine *Azyan-čäčäk*” est pratiquement l'équivalent de „la divine Sundari *Azyan-čäčäk*”¹⁾.

Il a échappé à Bang et à M^{lle} von Gabain que le titre de *tärim*, et, j'ajouterai, peut-être celui de *täp-tärim* se retrouvent ailleurs. Dans l'épigraphie chrétienne du Semiréc'e, il y a bien une trentaine d'épithètes de femmes où le nom est suivi de *tärim* ou *terim*²⁾; c'est évidemment le même *tärim* que chez *Käšyarī* et dans le *Suvarṇaprabhāsa*³⁾. Or la première voyelle du mot est écrite en écriture syriaque tantôt par *-a-* (*-ä-*), tantôt par *-i-* (*-e-*); parfois elle est omise. Qu'il s'agisse de ture ou de mongol, que l'écriture

1) Une autre hypothèse possible est que l'apparent *täri* soit une dittographie des deux dernières syllabes de *Sundari*. Dans le second passage, le nom est écrit *Suntari*. Bien que *t* et *d* soient interchangeable dans ces mss. ouigours tardifs, *Sundari* avait peut-être une orthographe ordinaire de son nom, avec *t* en valeur de *d*. Le copiste aurait écrit *Sundari*, puis voulu corriger en *Suntari*, mais aurait oublié de biffer le *-dari* déjà écrit. On aurait alors *Suntari tärim Azyan-čäčäk tärim*, „la divine *Suntari*, la divine *Azyan-čäčäk*”.

2) Cf. P. K. Kokovcov, *Něskol'ko novykh nadgrobnnykh kamnei s khristiansko-sirüskimi nadpisami iz Srednei Azii*, dans *Izv. Imp. Ak. Nauk*, 1907, 451—458.

3) *Tärim* ~ *terim* se rencontre en outre soit seul (2 fois), soit en fin de noms donnés comme masculins (5 fois; cf. Kokovcov, 443); mais il peut s'agir en réalité de femmes dans la plupart de ces cas, et Kokovcov en a lui-même le sentiment une fois. J'ai parlé de ces épithètes avec des noms en *-tärim* dès 1914, dans une communication à la Société Asiatique qui est résumée dans *JA*, 1914, I, 498, et en ai dit également un mot dans *T'oung Pao*, XV [1914], 627.

soit ouigoure, brahmī, tibétaine ou arabe, l'alternance entre *a* (ä) et *i* (e) est toujours l'indice d'un *e*, et nous pouvons être sûrs que les Turcs du Semiréc'e prononçaient *terim*, avec le même *-e-* de première syllabe que j'ai signalé plus haut dans les dictionnaires de Vullers, de Pavet de Courteille et de Šaiḥ Sulaymān. Mais, dans un cas (Kokovcov, 453), on rencontre un nom qu'on a lu „Tapterim Kuštanč”. Le soi-disant „Kuštanč” revient souvent en fin de nom, et on a vu en lui un nom „Constantin”, encore maintenu par Kokovcov (p. 456), mais avec un point d'interrogation. Cette solution ne me paraît pas acceptable. La gutturale initiale est cette lettre spéciale, ressemblant au *k* de l'écriture arabe, et qui a été adoptée dans l'écriture syriaque du Semiréc'e pour rendre le *q-* du turc; elle n'est pas employée dans les noms occidentaux arrivés par le syriaque; en outre le *š* ne s'expliquerait pas. On doit lire Quštanč (ou Qoštanč) et nous avons là à mon avis non pas un nom, mais une épithète, à savoir la forme prise en turc par le sogdien **γwyštnč*, *hwēstanč*, le correspondant féminin de *γwyštk* et *γwyštr* (**hwēštag* et **hwēstar*), „honoré”, „supérieur”¹⁾; ce dernier a passé en ouigour sous la forme *quštar* (ou *qoštar*?); cf. von Gabain, *Alltürk. Grammatik*, 331²⁾. Il est à première vue

1) Cf. pour **hwēštar*, Gauthiot, *Grammaire sogdienne*, I, 71; Benveniste, *Textes sogdiens*, 256; pour **hwēštag*, Benveniste, *ibid.*; pour l'emprunt ouigour *quštar*, von Gabain, *Alltürk. Grammatik*, 331. Je dois ajouter toutefois que le féminin **hwēstanč* ne me paraît pas attesté jusqu'ici en sogdien même, mais il est du type de *šamnanč*, *upasanč*, *nijošakpatanč*, qui ont passé en ouigour.

2) Je ne suis pas sûr que la forme masculine ne se rencontre pas aussi au Semiréc'e. En effet, un nom a été lu „Nistoris Kyotá” (Kokovcov, 447, 449); il s'agit d'un Nestorius dont le nom est suivi d'une épithète. Mais cette fois encore l'initiale est la même que dans Quštanč, et on a lu ensuite *-ui-*, interprété en *yo* (russe *-ö-*), ce qui serait pour nous *-ö-*, forme palatalisée. Or on ne peut avoir une forme palatalisée après *q-*. En syriaque, *-i-* et *-š-* se ressemblent beaucoup, et je soupçonne qu'il faut lire non Qušta, mais **qušta*, c'est-à-dire une forme ouigourisée de **hwēštag*, Les noms Šāmḥa *Qušti et Šāmḥa *Quštuk de Kokovcov, 451, pourraient bien se terminer aussi par des transcriptions ouigourisées de la même épithète. Cf. ce que j'avais dit à ce sujet dans *JA*, 1914, I, 498. J'ignore l'histoire de kaz. *qoštan* > čuvaš *kuštan*, russe *koštan*, *kaštan*.

tendant de lire *Täp-terim quštanč; deux considérations m'arrêtent. L'une est que, malgré les irrégularités orthographiques de ces épitaphes, ou ne s'attend pas à trouver dans la même épitaphe *täp* avec *-ä-* et *terim* avec *-e-*. En outre, si mon explication de *quštanč* est juste, l'ensemble signifierait „la vénérable très-divine”, et on n'aurait plus de nom propre. Deux possibilités s'offrent à nous : ou bien considérer que *täp-tärim* avait pu devenir une sorte de nom personnel *Täp-tärim*, et être alors capable de recevoir lui-même une épithète; ou bien que nous avons affaire à un nom indépendant *Tap*. Ce *Tap* serait celui qui entre dans le nom double *Tap-aša quštanč* (Kokoveqy, 453), et *Tap tärim quštanč* serait „la vénérable, la princesse *Tap*”, de même que *Täkil tärim quštanč* (*ibid.*, 443), rangé à tort parmi les noms d'hommes, doit être „la vénérable, la princesse *Täkil*”. Je garde cependant de forts doutes, et je suis loin de renoncer à une interprétation *Täp-terim quštanč*, „la vénérable *Täp-terim*”, où *Täp-terim*, la „Très-divine”, ferait fonction de nom personnel¹⁾.

En tout cas, si les exemples assurés de *täp-tärim* ou *Täp-tärim* nous manquent encore en turc, nous avons en mongol, de la façon la plus certaine, l'expression correspondante. *Täp-tärim* du turc, <**täp-tängrim*, est la forme pronominale de la première personne, à valeur de féminin, d'un masculin **täp-tängri*, „le très divin”; en mongol, nous devons attendre comme forme correspondante exactement *täb-tängri*. Or c'est là la désignation bien connue, traitée comme une sorte de nom propre, du sorcier du clan des Qongqotan *Kököcü* qui joue un si grand rôle dans le récit plus ou moins légendaire de l'avènement de Gengis-khan²⁾. J'ai rendu *täp-tärim*

1) Comme on le voit, je suis toutefois moins formel aujourd'hui que dans la brève note du *T'oung Pao*, XV [1914], 627, où j'ai dit sans réserves que *Täp-tärim* était identique à *Täp-tängri*.

2) Conformément à ses habitudes, l'*Histoire Secrète*, §§ 244—246, emploie une

par „la très divine”, Tüb-tängri par „le Très-divin”; c’est également l’explication qui a été donnée par Grousset, *L’Empire mongol*, 181, 204. Au contraire, Vladimircov, ayant rencontré un texte mongol tardif où le nom, de manière anachronique d’ailleurs, apparaît sous la forme „Töb-tngri”, a vu dans „töb” ~ tüb le mot mongol „töb”, „centre”, et interprété le nom par „ciel du centre” (*sredina nebo*, cad. partie du ciel au zénith) ou par „ciel correct” ou „habitant céleste correct” (*pravoe nebo, pravyi nebožitel’*)¹. Naturellement ceci ne peut pas jouer si töp-tärin du turc est déjà identique, comme formation, au Tüb-tängri du mongol, et Vladimircov, qui connaissait töp-tärin par ma note du *T’oung Pao* et le cite, aurait dû dire qu’il dissociait les deux expressions. Mais, en outre, il n’y a aucune raison de confondre tüb et „töb” (ou plutôt tüb)²; l’*Histoire Secrète* les distingue nettement. Je considère sans hésitation tüb-tängri comme une forme „intensive” de tängri. Je pense que,

transcription basée sur une prononciation Tüb-tänggäri; cf. Haenisch, *Wörterbuch*, 147. On sait qu’une faute ancienne de certains mss. de Juwaini (بت *but* pour تب *tüb* ou تيب *teb*) a longtemps fait lire But-tängri, encore adopté dans l’édition de Mirzä Muḥammad Qazwinī, I, 29. Mais les transcriptions chinoises et les variantes des mss. ne laissent pas de doute que Juwaini a écrit en réalité تيب تنكري *Teb-tängri*; Raverty, *The Ṭabaḳāt-i-Nāṣiri*, 948, en avait déjà eu le sentiment. Le mss. de Juwaini qu’a connu Bar Hebraeus avait une autre fautive leçon تبت تنكري, ce qui se lisait normalement Tübüt-tängri, et c’est cette dernière leçon qui a passé aussi bien dans sa chronique arabe que dans sa chronique syriaque. Oppert (*Der Presbyter Johannes*, 67—68) en a tiré que Gengis-khan avait nommé Kököčü „esprit protecteur du Tibet”, mais qu’en réalité c’est Gengis-khan lui-même qui était cet „esprit protecteur du Tibet”, et que c’est de Töbüt, „Tibet”, qu’était sorti par altération le nom de „David” appliqué par certains textes à Gengis-khan. Le livre d’Oppert a eu vraiment une fortune peu méritée! Le „Tübüt-tängri” de Bar Hebraeus, mal interprété d’après sa chronique arabe comme s’appliquant à Gengis-khan, avait déjà passé dans Brosset, *Hist. de la Géorgie*, I, 490, et de là, associé à la restitution inexacte „Tubi-Tangri” de d’Herbelot, dans Potanin, *Očerki Sévero-zapadnoi Mongolii*, IV, 854, où il est l’occasion de rapprochements insoutenables. La fautive leçon But-tängri est aussi responsable du تنكري نينك بتي „Tängri-ning buti, „Buddha du Ciel”, d’Abū ’l-Ghāzī (Desmaisons, texte, 80; trad., 88).

1) Cf. *Doklady RAN*, B, 1924, 116—117. Vladimircov a connu ma note du *T’oung Pao*, mais non le résumé de ma communication de 1914 dans *JA*; il accepte mon équivalence de Töp-tärin et de Tüb-tängri.

2) Vladimircov transcrit ici *töb*, comme il écrit *ödür*, *öbül*, et il a pour lui des formes dialectales modernes, mais l’*Histoire Secrète* ne connaît que *tüb*, *üdür*, *übül*.

si Vladimircov n'a pas songé à cette explication ou s'il ne l'a pas adoptée, c'est parce que cette forme d'intensifs s'emploie surtout pour les noms de couleurs (*qab-qara*, *čab-čayān*, etc.). Mais, en turc comme en mongol, son emploi est attesté dans d'autres cas. Cf. en turc *up uzun* „très long”, (Deny, *Grammaire turque*, p. 237), ou en mongol *ab-ari'un*, „très pur” (Bobrovnikov, *Gramm. mong.-kalm. yazyka*, 65), ou *gäb-gägän*, „très brillant” (Cybikov, *Posobia k izučeniyu mongol'skago yazyka*, 103). *Täp-tärim et Täb-tängri ne sont donc pas surprenants. Mon opinion est qu'il s'agit ici d'une expression toute faite, passée du turc en mongol.

Je ne crois pas qu'on puisse garder le moindre doute sur les faits: le titre donné par Käs̄yari est bien *tärim* < *tängrim*, et non *tarim*. D'autre part, nous avons vu de nombreuses formes dénasalisées *tägrī* en turc et en mongol, et dans cette dernière langue au moins dès le XIV^e siècle; enfin la forme dénasalisée et dégutturalisée *täri* ou *tāri* est attestée de nos jours dans les dialectes turcs de Kazan et de l'Azerbeïdjan. Il peut cependant paraître assez surprenant que la forme très évoluée *täri* se rencontre dès 1076 dans le *tärim* de Käs̄yari. Mais peut-être, pour ce mot d'allure non altaïque qu'une étymologie sentie ne préservait pas, la prononciation populaire a-t-elle été bien en avance sur la forme graphique maintenue par la tradition. Il a pu y avoir conflit entre cette prononciation et une forme graphique qui, réagissant contre elle, a peut-être même amené parfois des régressions de la prononciation vers une forme plus voisine de cette graphie traditionnelle. Mais *tärim*, < *tängrim*, mot-à-mot „mon Dieu”, ayant pris le sens de „princesse” pur et simple, s'était en réalité détaché de *tängri*, et sa valeur étymologique n'était plus sentie; c'est du moins ainsi que j'explique que cette forme évoluée ait pu s'imposer de bonne heure au point d'être enregistrée déjà par Käs̄yari. En outre,

comme c'est le cas général des épithètes de ce genre, par exemple pour *t'ai-tseu* > *taisi* > *taïši* ~ *taïji* qui, après avoir signifié „prince héritier”, a pris en mongol le sens de „noble” sans plus, la valeur de *tärm*, originellement épithète des épouses du *qayan*, est allée en se détériorant, et dans l'épigraphie du Semiréc'e comme dans le *Suvarṇaprabhāsa*, elle est devenue une épithète usuelle pour toute femme d'un certain rang.
